

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 66 (1957)
Heft: 8

Artikel: Brouillard et soleil à Gstaad
Autor: Bura, Ginette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-683235>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BROUILLARD ET SOLEIL A GSTAAD

GINETTE BURA

Dans le matin de novembre, le soleil, le vrai, se fait tirer l'oreille. Mais à travers le brouillard, voici que, parmi les arbres, émerge « l'autre », le « beau », celui du home « Beau-Soleil » de la Croix-Rouge suisse.

Comme elle porte bien son nom vraiment cette maison accueillante dont les fenêtres sont autant d'yeux qui vous sourient... Et que de rayons bienfaisants ce Beau-Soleil n'a-t-il déjà prodigués à tant et tant d'enfants venus de tous les coins d'Europe, des pays qui ont souffert de la guerre et ne peuvent panser seuls toutes leurs plaies.

Pour ceux qui s'y trouvent en ce moment (des Yougoslaves, des Serbes, des Croates, quelques apatrides) peu

trois semaines qu'ils sont là, venus de leur lointaine Bosnie-Herzégovine. Il y en a de blonds, de bruns, de noirs. Il y a les frisés, les tondus, les gais, les sérieux, les sages et les moins sages... Un monde en miniature.

Non, vraiment, ils n'étaient guère brillants à leur arrivée et déjà il devient difficile de reconnaître parmi ces gosses chaudement vêtus, soigneusement peignés, souriants et heureux, les petits êtres pâles, nerveux, chétifs des premiers jours. Tous ont un père, une mère ou des frères et sœurs tuberculeux. Eux-mêmes sont guettés par la maladie et ne lui échapperaient certainement pas, s'ils ne pouvaient, alors qu'il est encore temps,



Dances et rondes à l'heure de la récréation.

(Photo F. Fäh)

importe d'ailleurs le temps qu'il fait dehors. Ils sont si fort occupés à préparer — déjà — les cadeaux de Noël qui, dans quelques semaines s'en iront porter à leurs parents, au pays, leurs vœux et leurs pensées, que rien ne les trouble. Pourtant, en cette heure de loisirs, qui suit la leçon quotidienne, il est permis de bavarder, de chanter, même de chahuter un tout petit peu si le besoin s'en fait sentir. Seul le photographe avec ses merveilleux appareils réussira à les distraire et à leur faire lever le nez un instant. « Encore un coup de pinceau et voici ce portefeuille terminé... Quelques brins de raphia par-là et ma corbeille sera prête. C'est bien sûr, la plus belle de toutes...! »

Trente-deux petits Yougoslaves

Vingt garçons, douze fillettes, échelonnés de 7 à douze ans, encore bien maigrichons et émaciés. A peine

passer quelques mois à la montagne. Plusieurs sont orphelins. Tous proviennent de milieux très nécessiteux, habitent de mauvais logements. Ils nous sont arrivés avec, aux pieds, des espadrilles, sur le dos de pauvres habits, à la main, un maigre ballot, dans les yeux, un quelque chose de trop mûr, de triste qui ne devrait pas être l'apanage de l'enfance, mais qui déjà fait place chez quelques-uns à une étincelle plus vive, parfois joyeuse.

Tous ne savaient pas non plus comment se coucher dans un lit. Mais au fait, dans...? Ou sur...? Et pourquoi se déshabiller? Quand il fait froid dehors mieux vaut pourtant garder ses vêtements... Que de luttes également pour admettre qu'il faut se laver avec une lavette et non pas avec les mains, ce qui est tellement plus drôle. Pourtant maintenant déjà le jour du bain est promu au rang des jours de fête.



Un bon coup de brosse aux beaux souliers de promenade!
(Photo F. Fäh)

Détails bien sûr, mais qui en disent long sur les conditions dans lesquelles ces gosses, fils et filles de paysans, d'ouvriers, de domestiques, de petits artisans vivent chez eux depuis la dernière guerre. Le père de Slobodan y a laissé une jambe, ce qui ne l'empêche pas de travailler pourtant pour élever ses huit enfants. Et voici encore Nedeljko, dont le père est invalide aussi. Il est si maigre, si maigre, Nedeljko, qu'il semble que ses habits vont le quitter à chaque mouvement. Et Arton qui ne rit jamais et dont chacun guette le premier sourire. Sera-ce pour demain, sera-ce la semaine prochaine? Et Advija, blondinette de dix ans, au teint crayeux, qui veut toujours se blottir dans les bras de quelqu'un ou tenir une main réconfortante...

Babouches et promenades

Mais vite, vite, rangeons raphia et pots de colle (et « ranger » ici, ne veut pas dire seulement « mettre de

côté », cela on le sait déjà...). C'est l'heure de la promenade. On a dit « Babouches », c'est-à-dire souliers. Style direct. Tout le monde a compris. Branle-bas général. Les filles pourtant font un peu la grimace. Elles préfèrent broder, tisser, bercer leurs pouponnes bien au chaud dans la salle confortable.

Pourtant, une fois dehors, ces sages occupations sont vite oubliées et vive la liberté! Les chemins de forêt sont si tentants et si beaux ces grands champs encore tout verts. Bientôt on viendra s'y luger, c'est dit et promis et la neige est, ces jours-ci, le sujet principal des conversations. On la guette, on l'attend, on regarde si du haut des cimes voisines, elle se décide enfin à descendre...

On marche d'un bon pas dans l'air vif et pour prouver à ses protégés qu'il les aime bien, le soleil réussit à se faire un chemin dans la brume qui, intimidée, se retire précipitamment, laissant la place à un ciel tout bleu, tout propre, où Marjani, a tôt fait d'apercevoir « era satelita ». Ce satellite n'est en fait qu'un gros corbeau de montagne qui sans nul doute ne serait pas peu fier d'apprendre sa nouvelle condition.

Déjà les joues si pâles rosissent. Pris de lyrisme. Muhamed a décidé d'épouser (oh! mais plus tard) la petite Mirsada à qui il fait une déclaration en règle et qui ne dit pas non... Les autres approuvent son choix, car il est l'aîné et un peu leur chef... Muhamed a douze ans, Marsada huit. Elle possède à la maison une ribambelle de frères et sœurs qu'elle remplace ici par une grande pouponne qui ferme les yeux. Muhamed, comme Omer, comme Fahrija, comme beaucoup d'autres encore, est mahométan. Il n'y a pas si longtemps que ses parents ont acquis la nationalité yougoslave et cela explique aussi, en partie, que leur existence soit si précaire. Familles de transfuges, qui sans cesse s'en vont, ailleurs, plus loin toujours, à la recherche d'un havre sûr et d'un sort meilleur, victimes des exodes, des déplacements de personnes, des pogromes, des éternels bouleversements du monde.

Souliers, élégances et dents de lait

On rentre pour le dîner, mais avant de quitter le jardin, tous veulent encore, bien qu'ils n'y soient nulle-



L'heure de la cure d'air.

(Photo F. Fäh)

ment obligés (ou peut-être à cause de cela...) nettoyer les merveilleux souliers de ski qu'ils ont reçus récemment. Quand on possède de telles splendeurs, on ne saurait tolérer que la moindre tache de boue les souille... Aussi courons chercher les brosses, chamaillons-nous un peu pour la priorité et à coups énergiques faisons reluire, dessus, dessous, dans un sens puis dans l'autre, avec une main, deux mains, la langue au besoin...! Mais attention, on nous regarde...! « Numéro 2, ce sont les miens; bon les voilà rangés dans « mon » casier... Un dernier regard, mais ils ne disparaîtront pas... Bon, un souci de moins, passons à autre chose...»

Très galant, Sakig veut aussi absolument, fait reluire les pieds des visiteurs et force leur est bien de consentir pour ne pas le décevoir.

sonné l'heure du goûter, personne ne s'étonnera de les voir engloutir des corbeilles et des corbeilles de pain. « Bitte Brrrrrot » redemandent-ils sans cesse en roulant les « r » et les yeux et en levant deux doigts toujours. A voir les regards que certains adressent aux pots de lait, on comprend vite que l'air de Gstaad « ça creuse » et qu'il est merveilleux de trouver ainsi sur une table, des plats et des cruches qui ne désemplissent jamais. Ils en mangent la moitié des yeux, c'est toujours ça de pris...

Ensuite ils écriront à la maison (aujourd'hui c'est le tour des cartes postales): qu'ils sont heureux, contents, qu'ils n'ont pas l'ennui, qu'ils mangent beaucoup et même plus que nécessaire et qu'il y a des masses et des masses de choses à voir. Ils diront aussi que tout le



L'appétit est excellent, c'est bon signe!

(Photo F. Fäh)

Mais quel est encore ce ravissant garçon? Un garçon? C'est Badema, voyons, la plus jolie fille du groupe malgré sa coupe de cheveux équivoque. Preuve soit faite de sa féminité, ce peigne rose qui émerge clandestinement d'une poche et avec lequel elle se « recoiffe » à chaque instant, quoiqu'elle fasse, où qu'elle soit... Badema, l'arracheuse-de-dents, qui, proprement et sans douleurs (c'est garanti) enlève les dents de lait des cadets. Elle en a déjà quatre à son actif depuis son arrivée à Gstaad, qu'elle conserve dans sa poche, avec le peigne rose, comme prix de sa peine. A voir sa dextérité dans ce genre d'opérations, elle a dû commencer ce métier fort jeune. Précisons qu'elle a dix frères et sœurs et n'est de loin pas la cadette.

Cure d'air, cure d'appétit

Voici venue l'heure de la sieste, de la « cure d'air », comme on dit en termes consacrés... Bien emmitouflés dans leurs trainings, emballés dans de nombreuses couvertures, nos gosses vont pendant deux heures se reposer et emmagasiner leur provision d'air sain et pur.

C'est qu'ils ont un rude besoin de constituer des réserves pour grandir sains et forts... Réserves d'air pur, de santé, de kilos... C'est pourquoi, lorsqu'aura

monde est si gentil, même si parfois on a un peu de peine à se comprendre. Mais s'il est bien au monde une langue que chacun entend, c'est celle de la sympathie et les gosses mieux que quiconque, quand ils éprouvent cette bonne chaleur autour d'eux, ne se sentent jamais isolés et malheureux.

Beau-Soleil, havre croix-rouge de santé

Dans trois mois ils repartiront chez eux, tous ces enfants si différents et pourtant pareils. Ils retrouveront la maison, leur famille, et, comme tous les enfants du monde seront heureux de regagner leur nid, même si, à cause de la guerre, ce nid n'est peut-être pas toujours aussi confortable qu'on le voudrait. Mais Beau-Soleil une fois de plus, aura joué son rôle et tous ses bienfaits se feront sentir bien au-delà du séjour à Gstaad: une santé consolidée, des forces nouvelles, des tas de souvenirs, un gros baluchon et puis tant de choses encore qu'on aura apprises: tout d'abord l'allemand (disons plus modestement ses premiers éléments...) et puis à chanter « à la suisse », à broder, à tisser. Pour sa part, Ranka ramènera au lieu de deux tresses, une splendide queue de cheval dont elle n'est pas peu fière: la seule de la maison... Bien sûr il y aura aussi quelques

regrets. On ne quitte pas comme cela, impunément, une maison si accueillante, si propre, la montagne, le grand jardin, les camarades qu'on s'est faits pendant quatre mois. Mais tout cela passera, car les enfants s'adaptent si rapidement. Pourtant il est des choses qu'ils n'oublient pas. Mais sans regrets, sans chagrin. Ils y pensent tout simplement comme à un beau cadeau qui leur fut fait un jour et dont ils gardent le souvenir dans leur cœur.

C'est cela le rôle de Beau-Soleil qui porte si bien son nom: dispenser des réserves de bonheur, de santé

et de souvenirs lumineux à des enfants victimes des guerres, des désordres qui les suivent, de la pauvreté endémique, de la maladie qu'elle engendre. Voilà le rôle que le home de la C. R. S. assume tout au long des mois, des saisons et des ans qui passent et nous ramènent toujours et encore des volées d'oisillons sans plumes qui repartent dans leur pays avec des ailes toutes neuves, assez fortes pour leur permettre d'affronter la vie. Beau-Soleil qui brille toujours derrière les nuages à sa raison d'être. Soyons-en convaincus.

Ginette Bura.

Les soins infirmiers en Suisse (II)

PROBLÈMES ET SOLUTIONS

Rapport présenté à l'Assemblée générale de la Croix-Rouge suisse

Dr P. Vuilleumier

La formation du personnel infirmier

Passons maintenant à un autre aspect du problème que représente la pénurie de personnel infirmier, à sa formation.

Il importe de savoir et de réaliser le grand effort qu'ont fourni dans ce domaine nos écoles d'infirmières, pour la plupart privées et indépendantes, car si l'on veut former des infirmières, il faut y mettre et la peine et le prix.

La peine tout d'abord, car une école d'infirmières ne s'improvise pas comme un internat de jeunes filles. Si les locaux, le matériel de démonstration, le corps enseignant se trouvent assez aisément, sait-on par contre combien d'années il faut pour trouver, recruter, former les cadres indispensables pour instruire de bonnes infirmières? Sait-on la peine que rencontrent nos écoles, qui sont nécessairement liées à un service hospitalier, pour obtenir suffisamment d'indépendance et d'autonomie de la part de ces services pour pouvoir travailler utilement? Les hôpitaux qui utilisent des élèves, talonnés par les nécessités du travail et des économies à réaliser sont tout naturellement tentés d'en faire aussi aux dépens des stagiaires qu'ils emploient. On est alors tenté de confier à ces dernières des tâches qui ne sont pas celles d'une apprentie. On oublie la nécessité d'une progression des efforts et des responsabilités. On économise sur les cadres indispensables pour la formation et la surveillance de ce personnel encore inexpérimenté et en cours d'étude. Et les écoles doivent journellement intervenir pour obtenir que leurs élèves demeurent des élèves à qui l'on doit des ménagements, tout comme aux apprentis des autres professions.

Une charge matérielle très lourde

Le prix qu'il faut mettre pour former des infirmières mérite lui aussi qu'on s'y arrête. On pense encore trop souvent qu'on fait une affaire en jumelant une école d'infirmières à un hôpital pour y avoir du personnel à bon marché. Or, c'est le contraire qui est vrai. La charge matérielle des écoles d'infirmières est lourde, très lourde. Chaque élève qui obtient son diplôme dans l'une de nos écoles coûte à cette école, nous l'avons dit plus haut, une somme de 1500 à 3000 francs au

moins, compte-tenu de toutes les indemnités, écolages et subventions. Ces écoles, privées pour la plupart, se tirent en grande partie d'affaire seules. C'est elles qui supportent cette charge matérielle avec l'aide des services hospitaliers qui leur sont annexés. Si nous voulons maintenant qu'au cours des dix prochaines années elles forment par an 640 élèves de plus que jusqu'ici, c'est une somme de 15 millions que nous leur demanderions de supporter. Cette somme, les écoles et la charité privées sont absolument incapables de la trouver. C'est à la communauté d'y contribuer, si cette communauté veut qu'à l'avenir ses malades puissent se faire soigner dans nos hôpitaux. Et cela, il est nécessaire que notre pays le comprenne.

Repenser les programmes, assouplir les directives, aider et comprendre les infirmières

A ces écoles, et à ceux qui s'occupent de la formation des infirmières, nous aimerais maintenant poser une question. Si vous voulons faire de la profession d'infirmière quelque chose d'attirant, qui soit à même de concurrencer efficacement d'autres professions féminines, les écoles seraient-elles disposées à repenser leurs programmes d'études en conséquence? A ne plus se faire un point d'honneur d'être des écoles de recrues, dans lesquelles nul n'est jusqu'ici entré volontairement? A renoncer au dogme intouchable de l'internat? A s'adapter non seulement en horaires, mais en esprit aussi à la semaine de 48 heures? A prendre la responsabilité d'enseigner et d'organiser les loisirs?

Oserions-nous également poser une question à la Croix-Rouge suisse qui a généreusement pris l'initiative de coordonner en Suisse la formation des infirmières et qui a donné un prestige incontesté au diplôme d'infirmière? Serait-elle disposée à assouplir quelque peu ses Directives qui imposent des frais d'enseignement très lourds aux Ecoles? Et est-elle bien sûre que trois ans d'études sont nécessaires pour former des infirmières? Ne pourrait-on se contenter de deux ans, quitte à demander ensuite à nos jeunes diplômées deux ans de travail dans les services hospitaliers? N'en fait-on pas autant, toutes proportions gardées, pour nos médecins?

Et le corps médical serait-il prêt à réaliser combien les infirmières sont rares et précieuses, combien elles